

A person stands on a wooden pier at night, looking out at a small boat on a calm sea under a starry sky. The scene is illuminated by a soft blue light, creating a serene and contemplative atmosphere.

Nora Roberts

Dangereuse tentation

Harper
Collins
POCHE

NORA ROBERTS

Dangereuse tentation

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
CAROLE PAUWELS

Harper
Collins
POCHE

Titre original :
THE WELCOMING

© 1989, Nora Roberts.

© 2013, HarperCollins France pour la traduction française.

© 2017, HarperCollins France pour la présente édition.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Barque : © PAUL MOORE/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : RÉMI PÉPIN

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-0053-5

1

Tout ce dont il avait besoin se trouvait dans le sac à dos jeté en travers de son épaule.

Y compris son.38.

Si tout se passait bien, il n'aurait pas à s'en servir.

Roman sortit une cigarette du paquet chiffonné qu'il gardait dans la poche poitrine de sa chemise et se plaça dos au vent pour l'allumer.

En voyant un jeune garçon, qui devait avoir dans les huit ans, courir le long de la balustrade du ferry en ignorant avec une joyeuse insouciance les appels de sa mère, Roman se surprit à éprouver un sentiment d'empathie pour l'enfant.

Il faisait froid. La morsure du vent qui soufflait au large de Puget Sound n'évoquait assurément pas le printemps, mais la vue était absolument époustouflante. Les esprits timorés estimeraient sans doute plus confortable de rester assis dans le vaste salon vitré, mais l'expérience, de toute évidence, s'en trouverait ainsi largement diminuée.

L'enfant fut empoigné sans ménagement par la jeune femme aux joues roses, dont le nez s'empourprait à vue d'œil. Roman les écouta se disputer tandis qu'elle tentait de ramener l'enfant à l'intérieur.

Ah, la famille ! songea-t-il. Parvenir à conserver des relations harmonieuses relevait du miracle.

Se désintéressant du sujet, il s'accouda à la rambarde et termina paresseusement sa cigarette tandis que le ferry passait au large d'un bouquet de petites îles.

Ils avaient laissé derrière eux la silhouette urbaine de Seattle, mais on distinguait encore le contour massif des montagnes de l'Etat de Washington se découpant sur le ciel d'un bleu que ne venait troubler aucun nuage.

Quelques passagers, osant braver le froid, arpentaient le pont en bavardant. D'autres s'agglutinaient sur les bancs pour offrir leur visage aux timides rayons de soleil, tout en se laissant bercer par le clapotement des vagues contre la coque. Et cependant, il se dégagait de ces lieux une angoissante impression de solitude.

Roman, quant à lui, préférait la ville, avec son rythme effréné, sa foule, son énergie, son anonymat. Il en avait toujours été ainsi. Et il avait beau se creuser la tête, il ne parvenait pas à s'expliquer d'où lui venait cette impression d'extrême lassitude, ni pourquoi il en éprouvait si durement le poids à cet instant précis.

Le travail.

Durant toute l'année qui venait de s'écouler, il avait mis ce sentiment de malaise sur le compte de son travail. Le stress était pourtant quelque chose qu'il avait toujours accepté, pour ne pas dire recherché. Il avait toujours pensé que la vie serait monotone, voire inutile, sans un minimum de pression. Mais ces derniers temps, le rythme s'était dangereusement accéléré. Il n'avait cessé de déménager au gré de ses missions, emportant peu de chose avec lui, ne laissant presque rien derrière.

Il était temps de passer à autre chose, pensait-il, tout en regardant un bateau de pêche avancer lentement dans un assourdissant bruit de moteur.

Il devait sérieusement envisager de se recycler.

D'accord, mais pour faire quoi ? se demandait-il avec agacement, tout en expirant un anneau de fumée.

Il pourrait se mettre à son compte, créer peut-être sa propre agence de détectives. Il avait vaguement caressé cette idée, mais sans y croire.

Il pourrait aussi voyager. Il avait déjà fait le tour du monde, mais ce serait sans doute différent de jouer les touristes.

Comme un passager s'approchait de lui avec une caméra, il lui tourna immédiatement le dos et fit quelques pas pour s'écarter de son angle de vue. Selon toute vraisemblance, la précaution était inutile, mais sa réaction avait été instinctive. Tout comme l'étaient sa vigilance et l'attitude désinvolte

derrière laquelle se cachait une réactivité sans cesse en alerte.

Et pourtant, personne ne lui prêtait véritablement attention, même si quelques-unes des passagères s'étaient retournées sur lui, enveloppant d'un regard appréciateur sa silhouette puissante et nerveuse, que la veste de tweed avachie et le jean usé ne parvenaient pas totalement à dissimuler.

Sa prochaine mission promettait d'être facile. La routine.

Au moment où cette pensée lui traversait l'esprit, il entendit l'appel signalant les manœuvres d'abordage et rajusta les sangles de son sac à dos.

Routine ou pas, c'était à lui que la mission avait été confiée.

Comme toujours, il ferait de son mieux pour la mener à bien, et il remplirait consciencieusement son rapport. Puis il prendrait quelques semaines de vacances pour réfléchir à ce qu'il voulait faire du reste de sa vie.

Il fut parmi les premiers à débarquer, évitant ainsi d'être ballotté par la foule.

Une odeur puissante et sauvage de fleurs se mêlait au relent âcre et fangeux de l'eau. La végétation non domestiquée s'épanouissait avec luxuriance, ajoutant au décor une note de romantisme qui ne laissa pas Roman insensible, lui qui n'était pourtant pas du genre à prendre le temps de respirer le parfum des roses.

Les voitures émergeaient de la cale et remon-

taient la rampe, emmenant leurs occupants vers une destination connue d'eux seuls. D'autres passagers attendaient leur tour pour embarquer à destination d'une des différentes îles, ou pour un périple plus long et plus froid vers la Colombie-Britannique.

Prenant une nouvelle cigarette, Roman l'alluma, puis jeta un coup d'œil nonchalant autour de lui, notant les jardins éclatants de couleurs, le charmant petit hôtel à la façade blanche et les panneaux d'informations touristiques.

A présent, ce n'était plus qu'une question de temps.

Ignorant l'envie qui le taraudait depuis quelques minutes de boire un café, il se dirigea vers la zone de stationnement.

Il n'eut aucun mal à repérer la camionnette bleue et blanche avec son logo « Auberge de la Baleine » peint sur le côté.

Maintenant, c'était à lui de jouer.

Et en principe, cela ne devrait pas présenter de difficultés majeures puisque tous les détails avaient été réglés. Dans le cas contraire, il trouverait bien une solution.

Ralentissant le pas, il se pencha et feignit de resserrer le lacet de sa chaussure.

Les voitures en attente d'embarquement commençaient à être chargées, et les passagers à pied se trouvaient déjà sur le pont. Il n'y avait désormais pas plus d'une douzaine de véhicules sur le parking, y compris la camionnette.

Il déboutonnait sa veste quand il aperçut la jeune femme.

Ses cheveux étaient tirés en chignon — contrairement à la photographie qui se trouvait dans son dossier où elle les portait détachés — et elle semblait plus blonde au soleil. Malgré les lunettes de soleil à large monture d'écaille qui masquaient une partie de son visage, il savait, en observant la ligne délicate de la mâchoire, le nez fin et droit, la bouche pleine et sensuelle, qu'il ne faisait pas erreur.

Les renseignements dont il disposait à son sujet étaient très précis. Elle mesurait un mètre soixante-cinq, pesait quarante-huit kilos, était mince et musclée. Ses vêtements étaient assez quelconques — jean, bottillons de marche en croûte de cuir, grosse veste de laine ivoire à torsades portée sur une chemise bleue probablement assortie à ses yeux.

Elle marchait d'un pas décidé, jouant d'une main avec ses clés, retenant de l'autre un grand sac de toile balancé sur son épaule. Il n'y avait rien d'aguichant dans sa démarche, mais un homme ne pouvait pas manquer de la remarquer. De longues enjambées souples, un subtil balancement des hanches, la tête haute, les yeux portés droit devant elle.

Oui, un homme ne pouvait pas manquer de la remarquer, se répéta Roman en jetant sa cigarette d'une chiquenaude. Et il était persuadé qu'elle en avait conscience.

Il attendit qu'elle soit arrivée à la hauteur de la camionnette avant de se diriger vers elle.

*
* *

Charity cessa de chanter en apercevant son pneu avant droit et laissa échapper un juron. Puis, donnant un coup de pied rageur dans ledit pneu, elle se dirigea vers le coffre pour y prendre le cric.

— Vous avez un problème ?

De surprise, elle faillit laisser tomber l'outil et pivota sur ses talons.

Un dur à cuire...

Ce fut la première pensée qui traversa l'esprit de Charity quand elle découvrit l'inconnu.

Une main enfoncée dans la poche de son jean, l'autre enroulée autour de la sangle de son sac à dos, il plissait les paupières, aveuglé par le soleil, tandis que la brise jouait dans ses cheveux noirs et drus, rabattant sur son front hâlé une mèche rebelle.

Elle se fit la réflexion que ses traits anguleux manquaient de douceur. Mais, s'il n'était pas vraiment beau, le visage implacable ombré d'une barbe naissante n'était pas sans attraits.

Elle esquissa un sourire.

— On peut dire ça. J'ai un pneu crevé. Je viens de déposer une famille de quatre personnes au ferry, dont deux des membres ont moins de six ans et me semblent bien partis pour la maison de redressement. La plomberie est à refaire dans l'unité 6 et mon homme à tout faire vient de gagner à la loterie. Et vous ? Tout va comme vous voulez ?

L'air vaguement amusé, il désigna le pneu d'un signe de tête.

— Vous voulez que je vous le change ?

Charity aurait pu le faire elle-même, mais elle n'était pas du genre à refuser de l'aide quand on lui en proposait. En outre, il le ferait sans doute plus vite qu'elle, et il semblait avoir grand besoin des cinq dollars qu'elle lui donnerait pour le dédommager.

— Merci.

Elle s'avança pour lui tendre le cric puis sortit une pastille au citron de son sac. La journée avait été chargée, et elle n'avait pas pris le temps de déjeuner.

— Vous venez d'arriver ? demanda-t-elle.

— Oui.

Malgré son peu de goût pour les conversations à bâtons rompus, Roman avait conscience qu'il se devait de faire un effort. Puisqu'elle semblait décidée à sympathiser, autant qu'il en profite. Et puis, chose que son dossier ne mentionnait pas, elle avait une voix infiniment troublante. Veloutée et sensuelle comme le moka qu'on vous servait à La Nouvelle-Orléans.

— Je me balade un peu en ce moment, expliqua-t-il. Je pensais passer quelques jours à Orcas pour voir les baleines.

— Alors, vous êtes au bon endroit. J'en ai justement aperçu hier de ma fenêtre.

Charity prit appui contre la camionnette et observa les mains de l'inconnu. Fortes, compé-

tentes, rapides. C'était un bon point pour lui. Elle appréciait qu'un homme sache s'acquitter avec efficacité des tâches manuelles.

— Vous êtes en vacances ? demanda-t-elle.

— Non, je me contente de voyager. Quand je peux, j'essaie de faire des petits boulots ici et là. D'ailleurs, vous connaissez peut-être quelqu'un qui cherche de l'aide ?

— C'est possible.

Elle l'étudia avec une moue dubitative tandis qu'il ôtait la roue.

— Quel genre de travail recherchez-vous ?

— Oh, un peu de tout.

Il se redressa, laissant une main sur le pneu pour le retenir.

— Où est la roue de secours ?

— Pardon ?

D'un vert très pâle, ses yeux n'atténuèrent en rien son apparence ténébreuse, et il suffisait d'y plonger le regard pour être hypnotisé. Et elle l'était...

— Le pneu...

Un coin de ses lèvres se retroussa en un sourire forcé tandis qu'il ajoutait :

— Il faut le changer.

— C'est vrai. Vous avez besoin de la roue de secours... Je vais la chercher.

Secouant la tête devant sa propre stupidité, elle se dirigea vers l'arrière de la camionnette et se pencha dans l'ouverture de la double porte.

— Laissez-moi faire, proposa-t-il.

— Si vous voulez.

N'ayant pas conscience qu'il se trouvait juste derrière elle, Charity le percuta de plein fouet au moment où elle pivotait sur elle-même.

— Pardon ! s'exclama-t-elle, confuse.

Il la retint par le bras pour l'empêcher de perdre l'équilibre et ils restèrent un moment à s'observer, les paupières plissées afin de lutter contre le soleil. Puis il grimpa à l'arrière de la camionnette, s'agenouilla sur le sol poussiéreux, et entreprit de décrocher la roue de secours fixée à l'une des parois latérales.

Charity relâcha alors son souffle, et constata qu'elle avait les nerfs moins solides qu'elle ne l'aurait cru.

— Oh, faites attention aux...

Trop tard !

Elle grimaça en voyant l'homme s'asseoir sur ses talons et tenter de décoller de son genou les restes d'une sucette à la cerise.

— Désolée... C'est un souvenir d'Orcas Island laissé par Jimmy MacCarthy, alias l'exterminateur, un dangereux délinquant de cinq ans.

— J'aurais préféré un T-shirt publicitaire.

— Oui, je vous comprends.

Charity récupéra le magma gluant, l'enveloppa dans un mouchoir et fourra le tout au fond de son sac.

— Nous sommes presque une pension de famille, expliqua-t-elle, tandis qu'il réapparaissait avec la roue de secours. Dans l'ensemble, c'est plutôt agréable d'être entouré d'enfants, mais de

temps en temps, vous tombez sur un duo infernal comme Jimmy et Judy, et il vous prend l'envie de transformer le gîte en station-service. Vous aimez les enfants ?

Il jeta un coup d'œil dans sa direction tandis qu'il mettait la roue en place.

— De loin uniquement.

Elle rit, séduite par son sens de l'humour.

— D'où venez-vous ?

— De Saint Louis. Mais je n'y retourne pas souvent.

— De la famille ?

— Non.

La façon dont il l'avait dit éveilla la curiosité de Charity. Pourtant, elle ne se serait pas davantage permis de le questionner qu'elle n'aurait osé jeter par terre la sucette couverte de poussière. C'était une question de principes.

— Moi, je suis née ici. Chaque année, je me dis que je vais m'accorder six mois de vacances pour voyager. N'importe où...

Elle haussa les épaules, le regardant resserrer le dernier boulon, et ajouta :

— Je ne sais pas comment je m'organise, mais je n'y arrive jamais. De toute façon, c'est une région magnifique et je m'y sens bien. Si vous n'êtes pas attendu ailleurs, vous n'aurez sans doute pas envie de repartir aussi vite que vous l'aviez prévu.

Il se redressa pour aller ranger le cric.

— Pourquoi pas ? Tout dépend si je trouve du travail et un endroit où rester.

Cette remarque alla droit au cœur de Charity. Comme son prénom le laissait supposer, elle avait reçu une éducation prônant des valeurs de charité et d'entraide, et elle se sentait le devoir de faire quelque chose pour cet homme.

Cela n'avait rien d'un coup de tête. Elle l'avait étudié sous toutes les coutures pendant dix minutes et avait largement eu le temps de se faire une opinion.

Et puis, après tout, la plupart des entretiens d'embauche prenaient moins de temps que ça. Sa silhouette puissante et son regard intelligent — bien qu'assez déconcertant — lui inspiraient confiance. Et, à en juger par l'état de son sac à dos et de ses chaussures, il n'était pas dans une période de chance.

Quant à elle, elle avait justement un problème urgent à régler.

— Vous êtes doué de vos mains ? lui demanda-t-elle.

Il lui adressa un sourire ironique.

— Mouais, plutôt doué.

Charity sentit son pouls s'accélérer tandis qu'il l'enveloppait d'un regard appuyé.

— Je voulais dire, avec des outils, s'empressa-t-elle d'expliquer. Marteau, scie, tournevis... Pouvez-vous faire un peu de menuiserie, des réparations courantes ?

— Bien sûr.

— Comme je l'ai dit, mon homme à tout faire vient de gagner une très grosse somme à la loterie.

Il est donc parti à Hawaï pour boire des cocktails et parfaire ses connaissances en matière de Bikini. En d'autres temps, je me serais réjouie pour lui, mais nous sommes en pleins travaux de rénovation de l'aile ouest. Si vous vous y connaissez en pose de cloisons alvéolaires et en ragréage de sols, je peux vous offrir le gîte et le couvert, et un salaire de cinq dollars de l'heure.

L'inconnu esquissa un sourire.

— Je crois que nous venons tous deux de trouver une solution à notre problème.

— Parfait.

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Charity Ford.

— Dewinter. Roman Dewinter.

Il pressa sa paume avec fermeté.

— Eh bien, Roman...

Elle lui ouvrit la portière d'un geste empressé.

— Bienvenue à bord.

C'était facile, presque un peu trop.

En proie à un étrange sentiment de culpabilité, Roman prit place sur le siège passager.

Elle ne semblait pourtant pas naïve.

Cela dit, les apparences pouvaient être trompeuses. Il était bien placé pour le savoir.

Il alluma une cigarette tandis qu'elle quittait le parking et se réjouit d'être parvenu à ses fins sans avoir dû se creuser exagérément la cervelle.

— Mon grand-père a construit l'auberge en 1938, expliqua Charity, tout en baissant sa vitre. Il a fait par la suite des travaux d'agrandissement, mais ça reste foncièrement un gîte. Nous ne pouvons pas nous résoudre à appeler cela un complexe touristique, même sur les brochures. J'espère que vous aimez les endroits isolés.

— Cela me convient très bien.

— Moi aussi. Enfin, la plupart du temps.

Il n'était pas bavard, se dit Charity avec un demi-sourire.

Mais ce n'était pas très grave. Elle était capable de parler pour deux.

— Il est encore tôt dans la saison, et nous sommes loin d'être au complet, reprit-elle en posant son coude sur la portière. Vous devriez avoir pas mal de temps libre pour visiter les environs. La vue depuis le mont Constitution est vraiment spectaculaire. Ou, si vous aimez ça, nous avons aussi des sentiers de randonnée.

— Je pensais aller faire un saut jusqu'à Vancouver.

— Rien de plus facile. Le ferry assure la liaison. D'ailleurs, nous travaillons beaucoup avec des groupes de touristes qui font l'aller et retour.

— Nous ?

— L'auberge. Pop, mon grand-père, a construit douze chalets dans les années 60. Ils sont très rustiques, mais les touristes adorent ça. Nous avons un tarif spécial pour les groupes qui inclut la location et les repas. En ce moment, nous accueillons

un groupe par semaine, mais en pleine saison, ça peut aller jusqu'au triple.

Le silence retomba tandis qu'elle s'engageait sur une route étroite et tortueuse, maintenant prudemment sa vitesse à 70.

— C'est vous qui dirigez le gîte ? demanda Roman.

— Oui. Autrefois, je n'y travaillais que pendant mes vacances. Et quand mon grand-père est mort, il y a trois ans, j'ai pris la relève.

Elle marqua une pause, la gorge serrée.

— Cet endroit était tout pour lui. Et puis il adorait rencontrer des personnes nouvelles chaque jour, leur rendre le séjour agréable.

— Je suppose que ça marche bien ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne me plains pas.

Après un tournant en épingle à cheveux, une vaste étendue d'eau bleue apparut en contrebas. Un bateau dont les voiles blanches claquaient au vent fendait la surface glacée que le soleil paraît de reflets métalliques. Accrochées à flanc de colline, quelques habitations s'enfonçaient dans la végétation aux profondes nuances vertes et brunes.

— On trouve des paysages comme celui-ci tout autour de l'île, expliqua Charity. Et même quand on vit ici depuis des années, ils continuent à vous émerveiller.

— Et le décor, c'est bon pour les affaires, dit-il d'un ton moqueur.

— Ça ne fait pas de mal, répondit-elle avec un léger froncement de sourcils.

Puis elle lui jeta un coup d'œil en coin.

— Ça vous intéresse vraiment de voir les baleines ?

— Il me semble que c'est une bonne idée puisque je suis ici.

Elle arrêta la camionnette et pointa le doigt vers la falaise.

— Si vous avez de la patience et une bonne paire de jumelles, c'est l'endroit idéal. Nous en avons repéré depuis le gîte, comme je vous l'ai dit. Mais si vous voulez les voir de près, je vous conseille de louer un bateau.

Comme il ne répondait pas, elle redémarra, en proie à un vague sentiment de malaise. La façon qu'avait son passager de l'observer sans en avoir l'air lui faisait soudain regretter de l'avoir engagé.

Tandis qu'ils roulaient en silence jusqu'à l'auberge, dans une atmosphère soudain chargée d'électricité, Roman risqua un œil vers Charity.

Bien qu'elle parût impassible, la légère crispation de ses mains sur le volant trahissait sa nervosité. Et elle roulait un peu trop vite à présent, faisant tanguer la camionnette dans les virages.

Une voiture les croisa. Sans ralentir, Charity leva la main en guise de salut.

— C'était Lori, une de nos employées. Elle travaille dans l'équipe du matin de façon à être

rentrée quand ses enfants sortent de l'école. Nous tournons habituellement avec une équipe de dix personnes auxquelles s'ajoutent cinq ou six intérimaires durant l'été.

Après un dernier virage, l'auberge apparut.

C'était exactement ce à quoi Roman s'attendait, et en même temps, c'était beaucoup plus plaisant que sur les photos qu'on lui avait montrées.

Surplombant le détroit, la demeure se dressait, majestueuse et imposante malgré la simplicité de ses murs bardés de planches de bois blanchi.

Sous les fenêtres du rez-de-chaussée, aux persiennes d'un bleu délavé, des massifs de fleurs s'épanouissaient en un radieux camaïeu de rose. Une pelouse en pente douce descendait vers l'eau, et vers un étroit ponton délabré auquel était amarré un petit bateau à moteur qui tanguait mollement au rythme des vagues. A l'ouest, là où la végétation se faisait plus dense, on pouvait apercevoir les chalets.

Charity contourna la maison pour se garer sur un emplacement de parking gravillonné, descendit de la camionnette, et attendit qu'il la rejoigne.

— Presque tout le monde utilise l'entrée de service, expliqua-t-elle. Je vous ferai visiter les installations si vous voulez, mais je vais d'abord vous montrer votre chambre.

— C'est très joli, dit-il.

Sur la terrasse couverte, se trouvaient deux rocking-chairs et un fauteuil Adirondack dont la peinture blanche s'écaillait. Roman se tourna pour

observer la vue que les hôtes pouvaient admirer depuis les sièges.

Moitié forêt, moitié eau. Très agréable. Reposant. Accueillant.

Il songea au pistolet caché dans son sac et se rappela encore une fois que les apparences pouvaient être trompeuses.

Un pli soucieux lui barrant le front, Charity l'observait à la dérobée. Il ne semblait pas admirer le paysage, mais en assimiler le moindre détail, et elle était prête à jurer qu'il serait capable, six mois plus tard, de décrire le gîte jusqu'à la dernière pomme de pin.

Puis il se tourna vers elle et la sensation se fit plus personnelle, plus intense. Sous son regard d'un vert si pâle qu'il en semblait presque irréel, elle se sentait soudain mise à nu, percée jusqu'au plus profond de l'âme.

— Vous êtes artiste ? demanda-t-elle avec brusquerie.

— Non. Pourquoi ?

Il souriait et ce changement d'expression ne faisait qu'ajouter à son charme.

— Je me posais la question.

Elle allait devoir se méfier de ce sourire, décida-t-elle. C'était un sourire qui avait le don de la désarmer, et elle pressentait qu'il était précisément

le genre d'homme avec qui il valait mieux se tenir sur ses gardes.

Ils pénétrèrent dans un vaste salon qui sentait la lavande et le feu de bois. Deux grands canapés ornés de coussins et deux profonds fauteuils de velours encadraient une immense cheminée de pierre où craquaient les bûches.

Des meubles anciens étaient disséminés dans la pièce — un bureau à cylindre et son trio d'encriers de porcelaine, un porte-chapeaux en chêne, un buffet aux portes sculptées et aux verres biseautés.

Placée entre deux grandes portes vitrées qui offraient une vue époustouflante sur le détroit, se trouvait une épinette aux touches d'ivoire jaunies.

Assises à une table à jeu devant l'une des baies vitrées, deux vieilles dames jouaient au Scrabble.

— Qui gagne ? demanda Charity.

Elles relevèrent toutes deux la tête et sourirent.

— Le score est très serré.

Celle qui se trouvait sur la droite fit coquettement bouffer ses cheveux lorsqu'elle aperçut Roman, oubliant de toute évidence qu'elle était assez âgée pour être sa grand-mère. Elle poussa même la coquetterie jusqu'à ôter ses lunettes et redresser ses frêles épaules.

— Je ne savais pas que vous alliez chercher un nouvel hôte, ma chère.

— Moi non plus.

Charity s'approcha de la cheminée pour ajouter une bûche dans l'âtre puis elle fit les présentations.

— Roman Dewinter. Lucy et Millie.

Il eut de nouveau ce sourire irrésistible.

— Mesdames.

— Dewinter..., dit Lucy, l'enveloppant d'un regard scrutateur. N'avons-nous pas connu un Dewinter autrefois, Millie ?

— Pas que je m'en souviene.

Millie, toujours prête à flirter, continuait à sourire béatement à Roman.

— Avez-vous déjà séjourné ici, monsieur Dewinter ?

— Non, madame. C'est ma première visite.

— Bien, bien...

Millie laissa échapper un discret soupir. C'était décidément bien triste de vieillir. Hier encore, les jeunes gens lui baisaient la main et l'invitaient à danser. Aujourd'hui, ils l'appelaient « madame ».

— Nos amies venaient déjà ici quand j'étais enfant, expliqua Charity, tandis qu'elle guidait Roman vers le couloir. Elles sont charmantes, mais je dois vous mettre en garde contre Millie. Il paraît qu'elle était très courtisée autrefois, et elle a toujours un petit faible pour les beaux garçons.

— Je ferai attention à moi.

— J'ai l'impression que vous le faites toujours.

Elle sortit un trousseau de clés de son sac et ouvrit une porte donnant sur un autre couloir impersonnel.

— Ça mène à l'aile ouest, expliqua-t-elle tandis

qu'ils le parcouraient. Comme vous le voyez, les rénovations sont loin d'être terminées. Il faut repeindre les murs, restaurer les portes et apporter plus d'éclairage.

Tandis qu'elle remontait ses lunettes de soleil sur le haut de son crâne, Roman constata qu'il avait vu juste. La couleur de son chemisier était exactement identique à celle de ses yeux.

— Combien de chambres y a-t-il ?

— Deux chambres simples, une double et une suite familiale.

Elle contourna une porte appuyée contre le mur et entra dans une pièce.

— Vous pouvez prendre celle-ci. C'est la seule qui soit à peu près terminée.

Roman pénétra à son tour dans la chambre et, glissant les pouces dans les poches avant de son jean, prit le temps de la détailler.

De dimensions réduites, la pièce était cependant très lumineuse et donnait sur l'étang. Le parquet avait besoin d'être poncé, et le papier peint ne couvrait que deux tiers des murs jusqu'à une cimaise blanche, tandis qu'au-dessous, la cloison de doublage en placoplâtre était nue, mais il en aurait fallu davantage pour le décourager. Il n'était pas du genre difficile, et il avait déjà séjourné dans des endroits à côté desquels la petite chambre aurait pu passer pour une suite du Waldorf.

— Ça ne ressemble pas encore à grand-chose, remarqua Charity sur un ton d'excuse.

— C'est très bien comme ça.

Elle vérifia la propreté de la penderie et de la salle d'eau attenante, et prit mentalement note de ce qui manquait.

— Vous pouvez commencer par cette pièce, si cela peut vous aider à vous sentir plus à l'aise. Je ne suis pas exigeante sur ce point. George avait sa propre organisation. Je ne l'ai jamais comprise, mais il parvenait généralement à s'acquitter de toutes ses tâches.

— Vous me faites voir le reste ?

— Avec plaisir.

Charity passa les trente minutes suivantes à faire visiter les lieux à Roman, et à lui expliquer exactement ce qu'elle voulait.

Il écouta attentivement, faisant peu de commentaires, mais enregistrant mentalement tous les détails. Il savait, grâce aux plans qu'il avait étudiés avant de venir, que cette partie de la maison était l'exacte copie de l'aile est. Depuis sa chambre, il aurait facilement accès à l'étage principal et au reste du gîte.

Il avait du pain sur la planche, mais cela ne le dérangeait pas. Il avait toujours aimé travailler de ses mains, même s'il n'en avait guère eu le temps jusqu'à présent.

Charity était très précise dans ses instructions.

C'était une femme qui savait ce qu'elle voulait et entendait bien l'obtenir.

Il appréciait cette qualité et ne doutait pas qu'elle fût excellente dans tout ce qu'elle entreprenait, qu'il s'agisse de diriger un gîte... ou d'autre chose.

— Qu'y a-t-il là-haut ? demanda-t-il en désignant un étroit escalier au bout du couloir.

— Mes appartements. Nous nous en occuperons quand les quartiers des hôtes seront achevés.

Elle se mit à jouer nerveusement avec ses clés.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— A propos de quoi ?

— Des travaux.

— Vous avez les outils ?

— Dans l'appentis à côté du parking.

— Je peux m'en occuper.

— Bien.

Ils se trouvaient à présent dans le salon octogonal de la suite familiale. La pièce était vide, à l'exception des piles de matériaux. Et elle était aussi étrangement calme.

Charity nota dans le même temps qu'ils se tenaient un peu trop proches l'un de l'autre, et bien silencieux. Elle prit conscience aussi qu'elle ne pouvait entendre aucun bruit. Ce qui voulait dire qu'on ne pouvait sans doute pas les entendre non plus.

Se sentant stupide, elle détacha une clé de son anneau et la tendit à Roman.

— Vous allez en avoir besoin.

— Merci.

Elle prit une profonde inspiration, tout en se demandant d'où lui venait cette impression d'avoir fait un grand saut dans le vide.

— Avez-vous déjeuné ?

— Non.

— Dans ce cas, je vais vous indiquer la cuisine. Mae vous préparera quelque chose.

Puis elle se dirigea vers la porte, un peu trop rapidement sans doute. Mais elle voulait échapper à la sensation de se trouver complètement seule avec lui.

Et sans défense.

C'était une pensée réellement stupide. Elle ne s'était jamais sentie sans défense.

Malgré tout, elle éprouva un vif sentiment de soulagement quand elle referma la porte derrière eux.

Ils regagnèrent le rez-de-chaussée, traversant le hall désert avant d'entrer dans une vaste salle à manger décorée dans les tons pastel.

Un vase rempli de fleurs fraîches était posé sur chaque table. De grandes baies vitrées ouvraient sur le détroit et un aquarium rappelant le thème de la mer occupait tout un mur.

Charity marqua une pause pour balayer la pièce du regard et s'assurer que tout était en ordre.

— Je trouve que ça manque de basilic, dit une voix de femme venant de la cuisine.

— Et moi, je trouve que c'est très bien comme ça, répliqua une seconde.

Avant de pousser la porte battante qui y menait, Charity se tourna à moitié vers Roman.

— Quoi que vous fassiez, dit-elle en baissant le ton, ne prenez jamais parti pour l'une ou l'autre.

Puis, affichant son plus beau sourire, elle s'écria d'un ton enthousiaste :

— Mesdames, je vous amène un homme affamé.

La femme qui surveillait la marmite leva une cuillère dégoulinante et enveloppa Roman d'un coup d'œil rapide mais néanmoins perçant.

— Il n'a qu'à s'asseoir, alors.

Charity fit de sommaires présentations.

— Mae Jenkins, Roman Dewinter.

Roman esquissa un signe de tête, mais la cuisinière lui avait déjà tourné le dos.

— Et Dolores Rumsey, ajouta Charity.

L'autre cuisinière, aussi mince que Mae était enrobée, tenait à la main un bol d'herbes aromatiques.

— Posez ça, lui ordonna Mae, et servez donc du poulet frit à ce garçon.

En soupirant, Dolores se dirigea vers un placard pour y prendre une assiette.

— Roman va terminer le travail de George, expliqua Charity. Il séjournera dans l'aile ouest.

— Il n'est pas du coin, dit Mae en le considérant avec une attention soupçonneuse.

— Non, répondit Roman.

La cuisinière renifla d'un air dédaigneux.

— Il aurait bien besoin de se remplumer.

— Je suis sûre que vos repas feront merveille, intervint Charity, jouant les pacificatrices.

Elle grimaça en voyant Dolores poser d'un geste brusque devant Roman une assiette contenant du poulet froid et une salade de pommes de terre.

— Il aurait fallu mettre plus d'aneth, grommela Dolores, mais elle sait toujours tout mieux que tout le monde.

Roman décida qu'il valait mieux sourire et se taire.

Avant que Mae ait eu le temps de répondre, un battant pivota sur ses gonds.

— Il ne resterait pas un peu de café ?

L'homme d'une trentaine d'années qui venait de poser la question s'arrêta net pour dévisager Roman d'un regard curieux.

— Bob Mullins, Roman Dewinter, dit Charity. Je l'ai engagé pour terminer l'aile ouest.

Puis elle ajouta à l'attention de Roman :

— Bob est l'un de mes nombreux bras droits. Sa spécialité, c'est la comptabilité.

— Bienvenue à bord, dit Bob avant d'aller se servir un café auquel il ajouta trois sucres, s'attirant un regard agacé de Mae.

— Vous avez pensé à faire rectifier la facture de l'épicerie ? demanda Charity.

— C'est fait, répondit Bob entre deux gorgées de café.

Il sourit en voyant Mae agiter nerveusement la main pour le faire changer de place, et ajouta :

— Vous avez eu deux appels, et j'ai des papiers à vous faire signer.

— Je m'en occupe tout de suite, promit Charity.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre puis s'adressa à Roman.

— Je serai dans mon bureau, si vous avez besoin de quelque chose.

— Merci, mais ça ira.

— Bien. A tout à l'heure.

Roman commença par faire tranquillement le tour de la propriété avant de se mettre au travail. Au bord de l'étang, il aperçut un couple de jeunes mariés enlacés et, sur le terrain de basket en ciment, un homme et un jeune garçon qui s'entraînaient à faire des paniers.

Les vieilles demoiselles, comme il les avait surnommées, avaient terminé leur partie de Scrabble et s'étaient installées sur la terrasse pour bavarder. L'air épuisé, une famille de quatre personnes descendait d'un monospace et se dirigeait en traînant les pieds vers les chalets. Un homme avec une casquette de chasseur marchait vers le ponton, une imposante caméra vidéo à l'épaule.

On entendait les oiseaux faire des trilles dans les

arbres, et le son lointain d'un bateau à moteur. Un bébé pleurait à pleins poumons, mais les moments de silence durant lesquels il reprenait son souffle laissaient filtrer les notes d'une sonate pour piano de Mozart.

S'il n'avait pas lu les renseignements lui-même, il aurait pu jurer qu'il s'était trompé d'endroit.

Il y avait quelque chose d'infiniment relaxant dans le fait d'œuvrer de ses mains, et au bout de deux heures passées à travailler dans la suite familiale, Roman s'aperçut qu'il se sentait beaucoup plus détendu.

Un coup d'œil à sa montre le décida à regagner l'aile principale. Charity lui avait en effet appris qu'on servait du vin tous les soirs à 18 heures dans ce qu'elle appelait le fumoir, et il avait envie de voir les occupants de l'auberge d'un peu plus près.

Sortant de la suite, il s'arrêta à la hauteur de sa chambre car il avait entendu quelque chose, perçu un mouvement.

Prudemment, il passa la tête dans l'embrasement de la porte et balaya du regard la pièce vide.

Chantonnant à mi-voix, Charity sortit de la salle de bains où elle venait de déposer des serviettes de toilette puis elle déploya un drap housse et commença à faire le lit.

— Que faites-vous ?

Laissant échapper un petit cri, Charity se laissa tomber sur le lit et posa une main sur son cœur.

— Mon Dieu, Roman, ne me refaites plus jamais ça !

Il avança dans la pièce, l'observant avec suspicion.

— Je vous ai demandé ce que vous faisiez.

— Cela me paraît pourtant évident.

— Vous vous occupez également des tâches domestiques ?

— Cela m'arrive.

Remise de ses émotions, elle se leva et lissa le drap housse.

— Il y a du savon et des serviettes dans la salle de bains, dit-elle. Je pense que ça ne vous ferait pas de mal, ajouta-t-elle d'un air critique et la tête inclinée sur le côté.

Se remettant à la tâche, elle déplia le drap du dessus d'un geste qui trahissait une longue expérience.

— Vous avez déjà commencé à travailler ?

— C'est ce qui était convenu, non ?

Avec un murmure d'agrément, elle replia soigneusement les coins du drap au pied du lit.

— J'ai mis un oreiller supplémentaire et une couverture dans le placard.

— Vous n'arrêtez donc jamais ? s'étonna-t-il.

— J'ai cette réputation.

Elle jeta sur le lit un large édredon en piqué blanc.

— Nous attendons un groupe demain, et tout le monde est un peu sur les dents.

— Demain ?

— Mmm. Par le premier ferry.

Elle tapota les oreillers, satisfaite.

— Avez-vous...

Tout en parlant, elle se recula et heurta Roman qui s'était approché sans qu'elle en eût conscience.

Comme elle vacillait, s'agrippant à ses épaules en une étreinte imprévue, non désirée, et d'une intimité déroutante, Roman posa d'instinct les mains sur ses hanches pour la retenir.

Sous son large gilet, elle était plus mince qu'il ne l'aurait cru, songea-t-il, et ses yeux, bleus comme un ciel d'été, paraissaient plus troublants encore de près.

Une senteur de lavande et de feu de bois imprégnait ses vêtements, rappelant l'odeur qui flottait dans toute la maison.

Fasciné, il continuait à la retenir, tout en sachant qu'il n'aurait pas dû. Un instant plus tôt, tandis qu'elle tournait autour du lit et se penchait pour lisser les draps, de troublantes pensées s'étaient immiscées dans son esprit.

Leurs deux corps enlacés dans une étreinte passionnée, les mains de Charity sur sa peau...

Non ! Il ne fallait pas penser à cela.

— Est-ce que j'ai, quoi ? demanda-t-il.

Il l'attira imperceptiblement à lui et vit ses yeux s'écarquiller de surprise.

*
* *

Pétrifiée, la tête vide de toute pensée, Charity ne savait comment réagir.

Le regard rivé à celui de Roman, stupéfaite par l'effet dévastateur qu'il produisait sur elle, elle crisa sans le vouloir les doigts sur sa chemise. Il se dégageait de lui une impression de pouvoir et de force, d'extraordinaire vitalité qui la chavirait. Même la violence contenue qu'elle devinait en lui avait le don de la troubler.

— Vous voulez quelque chose ? murmura-t-il.

— Pardon ?

— Je vous ai demandé si vous vouliez quelque chose.

Lentement, la main de Roman sous le gilet qu'elle portait remontait vers sa taille.

Le contact furtif de ses doigts brûlants la fit tressaillir.

— Non.

Elle voulut se dégager, découvrit qu'elle n'avait pas bougé et sentit la panique la gagner. Avant qu'elle ait eu le temps d'ajouter autre chose, il l'avait relâchée.

Elle le regretta aussitôt, tout en ayant conscience qu'elle venait de jouer avec le feu. Elle prit une profonde inspiration.

— En fait, je voulais vous demander si vous aviez trouvé tout ce dont vous aviez besoin.

— J'en ai bien l'impression, dit-il sans la quitter des yeux.

Elle pressa ses lèvres l'une contre l'autre pour les humecter.

— Bien. J'ai beaucoup de choses à faire. Je ne vais donc pas vous retenir plus longtemps.

Avant qu'elle ait eu le temps de s'éloigner, Roman la prit par le bras.

— Merci pour les serviettes.

— Je vous en prie, répondit-elle d'une voix altérée, avant de sortir précipitamment.

Pensif, Roman plongea la main dans sa poche pour sortir son paquet de cigarettes.

Un instant, il avait envisagé de l'embrasser, de plaquer durement sa bouche sur la sienne, d'en explorer l'intimité, puis il s'était dit qu'il n'avait pas le droit de profiter de la situation, de tirer parti du trouble qu'il avait perçu chez elle.

Et pourtant, se rapprocher d'elle ne pourrait que l'aider dans l'exercice de sa mission.

Refoulant cet élan de culpabilité inattendu, il craqua une allumette.

Il avait une mission à accomplir. Même s'il lui en coûtait, il devait voir Charity Ford comme un moyen de parvenir à ses fins.

NORA ROBERTS

Dangereuse tentation

roman

En s'installant à Orcas Island, l'agent du FBI Roman Dewinter n'a qu'un objectif en tête : démanteler un trafic dont l'île serait le carrefour. Mais quand il se retrouve face à la femme que le FBI suspecte d'être à l'origine de ce trafic, il comprend que cette mission qu'il pensait de routine est peut-être, en réalité, la plus risquée de sa carrière. Car Charity Ford, une ravissante jeune femme pleine de caractère, lui plaît tout de suite. Beaucoup trop. À tel point que lorsqu'il plonge le regard dans les splendides yeux bleus de Charity, il se prend à espérer que celle-ci est innocente.

Installé dans l'auberge pleine de charme tenue par la jeune femme, au cœur de cette île à la beauté sauvage, Roman s'apprête à livrer le plus âpre, et le plus ardent des combats...

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Carole Pauwels
Graphisme : R. Pépin 2017

79.1083.0



9 791033 900535

www.harpercollins.fr

7,20 €

Harper
Collins
POCHE